

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE
LES FALAISES

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

Dans la collection « Théâtrales Jeunesse »

JOJO AU BORD DU MONDE, 2007

YAËL TAUTAVEL OU L'ENFANCE DE L'ART, 2007

UNE CHENILLE DANS LE CŒUR, 2008

LÉTÉE, 2011

Chez d'autres éditeurs

LES FALAISES, Alna, 2004

YAËL TAUTAVEL, Comp'act, 2005

STÉPHANE
JAUBERTIE

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE

LES FALAISES

OUVRAGE PUBLIÉ
AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions
THEATRALES

La collection RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre contemporain et à les accompagner dans leurs recherches. Pour proposer des textes à lire et à jouer.

Cette collection bénéficie du soutien de la **SACD**

© 2011, éditions THÉÂTRALES,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-427-1 • ISSN : 1760-2947

Photos de couverture : *Galaxie spirale NGC 4414* © D. R. (haut), *Une bille* © Gaëlle Mandrillon (bas).



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration (article L. 122-5-2 et 3), toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L. 122-4-1) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *La Chevelure de Bérénice* ou de *Les Falaises*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE

PERSONNAGES

AVEUGLE

ENFANT-POUBELLE

FOU

HOMME DU MUR

MÈRE

et

VOIX FENÊTRE A

VOIX FENÊTRE B

VOIX DU PÈRE

VOIX DES RÉFUGIÉS

VOIX ÉTOILE A

VOIX ÉTOILE B

VOIX ÉTOILE C

La pièce se déroulerait la nuit. Nous devinerions le soleil se lever à la station 5, puis se coucher à la station 8. Seules les stations 6 et 7 seraient alors en plein jour.

STATION 1 – LA MONTAGNE

En haut d'une vertigineuse montagne d'ordures, dans les fumées. On devine un homme et un enfant.

AVEUGLE.– Petite!... petite, je sais que tu es là.

Que fais-tu là, seule, à t'égarer dans la montagne? Retourne travailler avec les autres.

Viens ici.

Viens ici, tu entends! Ne m'oblige pas à venir te chercher. *(L'enfant s'éloigne.)*

Reste là! Où vas-tu? Par là c'est le vide!

On est au bord... La terre s'effondre par ici. Tu pourrais glisser et disparaître à tout jamais.

C'est ça que tu veux? N'avance pas.

Écoute ma voix, écoute, elle te guidera.

Viens, viens dans les bras de ton vieil aveugle... *(Elle s'éloigne encore.)*

Qu'est-ce que tu cherches?

Tu veux t'envoler, c'est ça? Tu veux t'envoler du haut de la montagne? Pour aller où?

Au-delà des gaz et des vapeurs?

Mais ma chérie, il n'y a rien à voir derrière le brouillard!

Au-dessus de nous, il n'y a rien, et en dessous, il y a la ville, immense et sans pitié, qui ne te veut pas.

Nous sommes au plus haut, il n'y a personne au-delà et il n'y a rien ailleurs, alors sois raisonnable, petite, éloigne-toi du vide et prends-moi la main.

Viens retrouver les autres.

Viens. *(Il avance vers elle avec précaution.)*

Ma chérie... *(Elle tombe.)*

Petite!...

STATION 2 – LA RUE

La nuit. L'enfant au sol, dans une rue déserte. Derrière une fenêtre, une lumière. Soudain, deux voix.

A.– Tu as entendu ?

B.– Oui.

A.– C'était quoi ?

B.– À l'extérieur. Quelque chose... on dirait que quelque chose est tombé du ciel... (*La fenêtre s'ouvre.*)

A.– Que fais-tu ?

B.– Je regarde.

A.– Il n'y a rien à voir à l'extérieur ! Ferme ! Il fait si noir... Il n'y a pas d'étoiles, pas de lune, et déjà je sens le froid qui se glisse à l'intérieur...

B.– Là !

A.– Où ?

B.– Là, dans la rue... comme une pierre.

A.– Une pierre?... Tombée du ciel ?

B.– Ça bouge... comme un animal.

A.– Un chien ? Un chien tombé du ciel ?

B.– Pas de chien.

A.– Un loup ? Tombé du ciel ?

B.– Pas de loup, non. Comme un enfant.

A.– Un enfant ? Un enfant tombé du ciel ?

B.– De là-haut, oui.

A.– Il n'y a rien là-haut ! Que du vent, du froid et de la nuit.

B.– De la montagne. Il est tombé de la montagne.

A.– La montagne aux fumées ? Un enfant-poubelle ! C'est un enfant-poubelle ! Un de ces gosses qui poussent dans les gaz et les acides, au cœur de nos ordures ?

B.– Oui.

A.– Quelle horreur! On dit qu'ils sont innombrables, à creuser la mort. Des vers, des vers qui grouillent sur une vertigineuse montagne d'ordures.

B.– On dit qu'ils ne connaissent que le brouillard, et qu'ils n'ont jamais vu le ciel. À pic, celui-ci aura traversé les nuages noirs, pour rouler jusqu'à nos pieds.

A.– Pourquoi ici? Pourquoi nous?

B.– Le destin.

A.– Quelle horreur...

B.– C'est le monde qui gagne la maison.

A.– Ferme vite! Je ne veux pas que le monde entre dans ma maison, je ne veux pas que la nuit, le froid et le destin nous arrivent à l'intérieur, ferme vite!... Qu'est-ce que tu fais?

B.– Je descends voir.

A.– Tu deviens fou? Reste! C'est un enfant-poubelle, un enfant du malheur! Sûrement contaminé. Métastases, miasmes et poux! Infecté pire qu'un rat! Il ne faut pas bouger, si nous étions raisonnables, il ne faudrait même plus respirer. Il faut s'enfermer, vite...

B.– Vois!

A.– Où?

B.– Là-bas... ça approche...

A.– C'est sûrement le malheur.

B.– Non... comme une lumière qui scintille dans le fond de la nuit.

A.– Écoute!

B.– Une sirène.

A.– Ce sont eux! Ce sont eux! Merci. Oh! merci. Ils vont le prendre et le faire disparaître. Ferme vite! Et s'ils nous voient? S'ils montent? Et s'ils nous interrogent? Quelle horreur... Nous n'avons rien vu, rien entendu! Qu'est-ce que tu attends?

B.– Je ne sais pas.

A.– Ne reste pas là! Nous devons être à l'intérieur, à notre place, à l'intérieur de nous où il fait bon, où il fait doux, loin de la nuit qui ne nous regarde pas.

LES FALAISES

À Lise.

PERSONNAGES

SAM, on lui donne trente ans

PASCAL, on lui donne vingt-cinq ans

HERBERT, on lui donne soixante ans

CÉLIA, on lui donne trente ans

LA BILLE, on lui donne dix ans

AKO, on lui donne trente-cinq ans

Quelque part, en France, puis quelque part au bord de la mer Noire.

Il est tout à fait possible que Célia, Pascal ou Herbert apparaissent sur les falaises entre les scènes, durant le sommeil de Sam.

LE SAPIN

Dans le noir, juste un point lumineux.

SAM.– Là, vraiment, ça sent la fin.

PASCAL.– Éclaire-moi.

HERBERT.– Ça approche.

SAM.– Tu pourrais faire venir quelqu'un, c'est pas vivable, ici.

HERBERT.– La journée c'est très clair, et le soir, je suis fermé, alors... Et puis c'est pas au moment de vendre qu'on se lance dans les travaux! Ça s'est jamais vu, ça.

SAM.– Et si on n'était pas là?

HERBERT.– J'irais au lit.

PASCAL.– Il faut m'éclairer.

SAM.– Célia!

CÉLIA.– Mon amour?

SAM.– Arrête.

CÉLIA.– Qu'est-ce que tu as?

SAM.– Regarde si tu trouves des bougies s'il te plaît mon ange.

HERBERT.– À la cave.

CÉLIA.– Dans le noir? Ah!

HERBERT.– Mon sapin! Attention!

PASCAL.– Lumière!

CÉLIA.– Ça sent rien.

HERBERT.– C'est un faux.

CÉLIA.– Chez moi, à Noël, on avait toujours un énorme sapin... ça sentait encore la forêt.

HERBERT.– Oui, mais moi je préfère les en plastique. Depuis très longtemps, depuis tellement longtemps que je crois que j'ai toujours préféré les en plastique, au point d'avoir oublié les en bois...

SAM.– Arrête!... Célia!

CÉLIA.– C'est pas moi!

PASCAL.– Non, il faut m'éclairer là, vraiment, tu ne m'éclaires pas! À chaque panne, on ne m'éclaire pas... c'est plus long, forcément!

CÉLIA.– J'aime bien les pannes, moi. Comme si Dieu fermait les yeux, le temps que ça sorte, la porte grande ouverte...

PASCAL.– Attention! (*La lumière revient. On découvre un petit café que l'on était visiblement en train de décorer pour Noël avant la panne. Un sapin est là. Quelques guirlandes.*)

CÉLIA.– Merci, mon Sam.

SAM.– C'est Pascal.

PASCAL.– Oui.

CÉLIA.– Merci, Pascal. (*au sapin*) Il perd ses poils.

HERBERT.– Ses piques, ma belle, ses piques.

CÉLIA.– Sa fourrure, quoi. Il est drôlement abîmé. Quand c'est trop vieux c'est trop vieux, il faut savoir changer.

HERBERT.– Changer... Il va vers son dixième Noël. Dix ans ça fatigue, c'est normal... C'est quand même plus propre, un plastique, tu le ranges, tu le sors et voilà! Changer... Je vais pas me mettre à tout changer non plus dans ma vie pour vous faire plaisir. On a inventé le plastique, c'est pas pour couper les arbres! C'est plein de toute une histoire, ça! La mémoire d'ici, tu comprends!... Le remplacer par un en bois sous prétexte qu'il est vrai, complètement déraciné, qui va crever sous mes yeux un peu plus tous les jours, pendant un mois et en plus pour les fêtes, c'est d'un lugubre!... Et à cet instant, ici, personne n'a acheté, alors c'est encore moi le patron, d'accord! (*Silence. Herbert regarde par la fenêtre.*)

PASCAL.– Ça vient de la guirlande. C'est elle qui a tout fait sauter.

CÉLIA.– (*décorant le sapin*) On est là, Herbert... Aux petits soins pour ton trésor. Ça va attirer les clients, ils voudront plus partir.

PASCAL.– Faut déjà qu'ils arrivent.

HERBERT.– Ça marche plus, c'est comme ça.

PASCAL.– Ça a jamais très bien marché, faut dire. (*silence*) Du coup c'est calme. C'est...

SAM.– Désert. On voit personne.

PASCAL.– J'aime bien.

HERBERT.– Ça va finir.

CÉLIA.– ... En beauté, Herbert, en beauté.

PASCAL.– Comme les abricotiers. Les vieux abricotiers, à la fin, tout ce qu'ils peuvent donner, ils le donnent. Et l'année d'après... ils crèvent. *(Silence. Le téléphone sonne. Personne ne bouge. Célia décroche.)*

CÉLIA.– Allô. Oui... il est là... Sam!

SAM.– *(Il prend l'appareil.)* C'est moi... Quoi?... Où?... Allô, allô... *(Il raccroche.)*

CÉLIA.– Sam...

SAM.– C'est mon père.

HERBERT.– Il est où?

SAM.– Dans un village. Au bord de la mer Noire. *(temps)* Il veut me voir.

PASCAL.– La mer Noire...

SAM.– Il dit qu'il est très malade, et qu'il doit absolument me parler.

CÉLIA.– Tu pars quand?

SAM.– Quoi?

PASCAL.– La mer Noire...

HERBERT.– Plus tôt tu pars, plus tôt tu reviens.

SAM.– La dernière fois que je l'ai vu, j'avais deux ans. Qu'est-ce que tu veux que j'aille lui dire? On fait avec.

PASCAL.– Ou plutôt sans.

SAM.– Je ne vais pas me taper des milliers de kilomètres pour un homme que je croyais déjà mort, et dont je ne me souviens même pas! Ça veut dire quoi, ça?

HERBERT.– C'est ton père.

SAM.– Et après? Tout le monde, au départ, a un père. Et après? Je n'ai aucun besoin de lui parler.

HERBERT.– Moi, une occasion comme ça, je la laisserais pas s'envoler.

PASCAL.– Il la laisserait pas s'envoler...